

Fabien Duprat

Réflexions de psychanacteur

Alors que tout un chacun porte un masque, s'est construit un personnage social et se tient en deçà de ses frontières, l'acteur masque ce masque d'un autre masque et se démasque. Il se joue lui-même en jouant à — faire comme si — il était un autre. Il se met en jeu de sa monstrueuse altérité. Le contenu latent de son être devient manifeste. L'acteur se dévoile, se révèle, tombe le masque, ouvre sa boîte de Pandore au risque de s'y abîmer. Il importe donc, que soit bien posé le cadre du vrai-semblant. «To be» or «not to be». «Être» et-ou «ne pas Être». Présent-absent.

L'acteur ouvre un espace de jeu où il peut s'aventurer à l'inconnu, porter de l'étrangeté, expérimenter l'imprévisible.

Courant octobre 2013, j'ai signé, à mon insu, de mon plein gré, un engagement pour le Festival Avignon Off édition 2014, du 05 au 27 juillet tous les jours à 16 heures au Théâtre du Chien qui Fume, durée du spectacle 1 h 30, dans une adaptation de Jeanne Bézier du roman de Bram Stoker « Dracula »... Bande-annonce :

« Ah, Dracula, quel bel homme il était ! Dracula peut être partout et tout le monde, assureur, banquier, maire, président, premier ministre... Non là je m'égare... ! »

Dans cette adaptation, l'imagination féconde de l'auteure a accouché du personnage du Diable, père en morte lettre de sang du Comte Vlad Tepech, plus connu sous le nom de Vlad l'Empaleur : le Père, le Fils, le Contrat : Requiescat in pace et lux perpetuat luceat eis, Amen !

Et le Diable... c'est moi ! Ya, meine liebe Damen und Herren, ich bin ein Erenkönig, ein Hölenkind. Un enfant infernal, un Arlecchino senza padroni, senza arte ne parte, le diable Alichino de Dante Alighieri. Vêtu des oripeaux de la connaissance, je suis un passeur, un nomade, un extracommunautaire sans papier, un caméléon. Qui suis-je ? Tic, tac, tic, tac... (écoute active – écoute passive) Arlequin, animé d'un constant et impérieux désir de produire du sens ; Lacan parlera de j'ouïs-sens. Homme sans frontières, «globe trotteur», aventurier, qui joue avec le temps et l'espace, verbe fou, verbe incarné... Aïe ! Non ! Le verbe c'est Dieu : les religions nous ont interdit son accès, elles nous ont volé les cinq lettres... Qui a dit merde ? Les cinq voyelles I A O U É, nous avons failli finir muets comme des carpes : qu'aussions-nous «ouïe» :

*Si l'on ne voit pas pleurer les poissons,
 Qui sont dans l'eau profonde,
 C'est que jamais quand ils sont polissons,
 Leur maman ne les gronde
 Quand ils s'oublent à faire pipi au lit,
 Ou bien sur leurs chaussettes,
 Ou à cracher comme des pas polis,
 Elle reste muette.
 La maman des poissons, elle a l'œil tout rond,
 On ne la voit jamais froncer les sourcils,
 Ses petits l'aiment bien, elle est bien gentille,
 Et moi je l'aime bien avec du citron.
 La maman, des poissons, elle est bien gentille.*

Qu'aurions-nous fait que des seules consonnes ? Mais on ne nous la fait pas, nous nous sommes introduits dans la faille de l'inter-dit ! Certains en ont fait un métier. L'art du pas de côté n'est pas l'exclusivité de la danse... Et là...

« Nous y voilà. Observez ce magnifique Seigneur, le Comte Dragon. Il avait une femme : Élisabeth. Belle comme le jour, intelligente, aimante et aimée en retour. Il aurait donné sa vie pour elle, elle était sa passion, sa raison de vivre ; mais, un jour de mai, les amants aimantés durent se séparer pour la gloire du trône hongrois, du Pape, de Dieu et de la Croix. Il fallait faire la guerre. Et le comte Dragon mit, pour une seule fois, sa femme derrière sa foi. Il partit.

Un combat sans merci livré à des sauvages, des bêtes mécréantes, des Turcs truculents. Il aurait dû mourir, il en sortit vivant. Couvert de sang et d'os qui n'étaient pas à lui. Mais dans tout ce carnage c'est Dieu qui le guidait. Le retour fut cruel, car pour tout remerciement, lorsqu'il revint chez lui, sa femme l'attendait, étendue, pâle et froide... Sans regard et sans vie.

Une fausse nouvelle avait précédé son retour, annonçant sa mort en terre ennemie.

Se croyant veuve, sa femme, folle de chagrin, s'était précipitée du haut des hautes tours du château dans un fleuve profond. En contemplant sa femme qui n'était plus sa femme, mais un corps rempli d'eau, le Dragon furieux sortit de ses entrailles le feu de sa colère, il jura, il tonna, sa haine était brûlante. Les larmes ne coulaient pas.

Pourquoi suis-je parti ? Et pour qui ? Dieu mauvais, Dieu ignoble, je me battais pour toi, et toi que faisais-tu ? Tu faisais quoi, dis, pendant qu'elle se noyait ? Dieu maudit, je te maudis et je te maudirai tant que ma bouche pourra parler, tant qu'un souffle de vie me laissera crier.

Personnellement je l'ai pris comme une invitation. Je me suis dit... Tu vois, ce gars-là a besoin de toi, tu ne peux pas le laisser dans cet état. Va le voir, propose-lui tes services...

Et c'est ainsi que cet homme sanguin, plein de feu et de flamme, devint en un instant esclave du sang des autres en me donnant son âme en échange du temps...

Soar meu ! Te arunca cu capul în abis și uitare a tuturor. Spuneți adio

terenurilor !

...Ce jour-là moururent et le dragon et le petit garçon, pour que naisse, ce jour-là, pour que naisse... »

LES JOUISSANCES DE L'ACTEUR

Et là, le metteur en scène m'a dit : « Tu es partout et tout le monde, tu es maître du temps et de l'espace, tu es la jouissance absolue, rien ne te manque, je t'envie, profite-en, amuse-toi ! », et là, je suis resté interdit, sidéré, paniqué, sans voyelles ! Oh, le con ! Ça ne m'a pas amusé du tout, mais alors, qu'est-ce que j'ai joui ! Première jouissance.

Puis je me suis dit : Fabio, détumescence, zen, recentre-toi, écoute le silence en toi, respire, et là, ratage, commence le défilé interminable des jouissances tout le temps de l'avant spectacle, le temps des répétitions, de ce qui doit pré-céder à l'acte de création, ovvero, le point de butée de la date de la première, de l'entre-eux-deux, rencontre entre acteur et spect-acteur, mandala, éphémère dessin sur le sable dans un entre-deux vagues océanes. Mare magnum delle pulsioni !

J'étais tellement bien dans mon fauteuil-confort Ikea, à regarder mon émission de télé-réalité... Non, je rigole !

Le metteur en scène me dit : « allez mon p'tit Fabio, montre-moi ce que tu as dans le ventre ! » Tripes à l'envers ! L'envers du trip, aurait peut-être dit Lacan. C'est la mort ! Mise à mort de mes mots, ça fait mal, ça fait bouchon : l'occlusion ! Et la mort dans l'âme, je me traîne sur le plateau éclairé par la seule patience (nom féminin : lumière de service au teint blafard).

Le metteur en scène en rajoute une couche : « j'ai toute confiance en toi, je suis sûr que tu vas nous sortir un truc du feu de Dieu ! Fais-en trop, on aura toujours le temps de gommer après, ose, joue avec tes limites, tu verras, c'est jouissif ! Que du bonheur ! ».

Et là, sous le regard des autres comédiens la bave à la commissure des lèvres, du producteur et de sa femme et du régisseur général, je vous assure, on se dit : pourquoi je fais ce métier ? Heureusement que je fais le psy à mes heures perdues !

Bling ! Fulgurance, tout se bouscule : perdu, objet perdu, jamais retrouvé, sujet divisé, corps du théâtre comme corps divisé : acteur/spectateur, horreur de l'acteur confronté à son image, besoin du regard de l'autre, trou du regard, pulsion scopique, posture, imposture, paradoxe, dualité, masque, mensonge, disparition, apparition, continu, discontinu, accueil, perfection, imperfection, absence, présence, oubli, mort, vie, daimôn, Éros, Thanatos, en-quête, en-jeu, méprise, dé-prise, jubilation... « Fabio ! J'attends, t'accouches ? » Ça c'est la voix de son maître en scène... Moi, coupé net...

Puis on ne sait d'où, la machine s'en fout, bonh eureusement se met en branle, la bête miaule et miaulera maintes fois pour mugir enfin, atteindre la jubilation, la joie-ssance.

FLASHBACK !

Alors, je m'arme de courage, j'évacue ma peur, mon envie de plaire, d'être aimé, désiré, de combler la demande l'autre, je me rappelle que quoi que l'on fasse ça rate, idéal du moi versus moi idéal, je pense à Étienne

Decroux, à trois de ses élèves : Jean-Louis Barreau (théâtre), Marcel Marceau (mime), Yves Lebreton (théâtre corporel et vocal), avec qui j'ai travaillé dans son école en Toscane « le Théâtre de l'Arbre » : et de ce point presque-trou du nombril, je me minéralise : je m'enracine dans le sol, je me végétalise : sur l'axe de ma colonne d'air je m'élève vers le ciel et de la résultante de ces deux forces opposées, je m'animalise : je projette, je mets en mouvement extérieur, en acte, un mouvement intérieur non visible : du dedans au dehors dans un va et vient : je lâche prise, je me dénude, j'expérimente, je répète – en l'occurrence, j'aime mieux la langue italienne : *provare* : provo, je m'éprouve : de l'éprouvé en affects je tente un sens. Ça se répète, mais ça ne se répète jamais du pareil au même ; d'une, parce que l'acteur n'est pas un répétiteur : la mêmété c'est mortel, mais un créateur, vivant créateur d'imprévisible, tailleur dans le vif du sujet pourrait-on dire, une couche après l'autre, exigeant, intransigeant, il s'observe, se surveille, s'écoute, se regarde de côté, sans savoir où il va ni comprendre d'où il vient, et de deux, parce que c'est un chercheur, qui va à l'aventure, à la recherche de quelque chose qui le sait et qu'il sait ne pas savoir ce qu'il sait ; il accepte que ce quelque chose le dépasse :

« Ça m'est venu comme ça ». Même s'il s'est préparé à appréhender ce qu'il ne croyait pas en lui, lorsque ça émerge, ça le surprend.

« Pourquoi tu t'es arrêté ? » dit le metteur en scène, « ça sonnait juste », répond l'acteur ; s'entendre autre-ment, ça fait coupure ; c'est pourtant son job être lui-même et presque-tous les autres.

Après un temps d'arrêt, de ce temps théâtral, hors temps, le temps qu'il faudra, qui se joue de la linéarité du temps chronologique...

Antoine Vitez à ce sujet disait « l'acteur est celui qui peut jouir de la fuite du temps »

... Après un temps d'arrêt, le travail actoriel reprend faisant trésor de ce surgissement.

Après deux services de quatre heures chacun et quelques autres surgissements dus à la chute des résistances engendrée par la fatigue : fin de séance.

Le lendemain, nouvelle épreuve : faire mes preuves avec et dans le costume de scène. Malgré la pudeur qui me caractérise, je dois, à mon corps défendant, donner mon corps au Diable, faire coïncider mon intime subjectivité et une totale objectivité aux mots de l'auteure, aux idées du metteur en scène, aux élucubrations de la costumière.

Résultat des courses, un spencer queue-de-pie noir galonné à la hussarde sur un académique en Licra rehaussé de formes très rebondies... J'ai l'impression d'être Serge Lifar dans la mort du cygne. Monstr-action. La honte ! En octobre j'avais signé ! Mort du signe, mise en mouvement de l'inconscient. Puis même si le danseur qui est en moi me dit « ce n'est pas de ton corps dont il s'agit, c'est de celui de l'Autre, le grand... *Mostrarmi cosi conciato, ma chi me lo fa fa !* ».

...D'abord je trouve cela obscène... puis grotesque : « *Han cantado Bingo !!!* ».

De l'obscène à la scène, je fais un pas de côté.

Et là je pense à la *Commedia dell'Arte*, art de tendre des pièges, au *Butho*, art de chercher sa résonance intime et sa connexion au monde, à

Jacques Lecoq et son corps poétique. Rien de raisonnable en fait.

Posture, non pas imposture, mais en-posture : un corps en posture. Un corps en mouvement, en création de lui-même et construction d'un autre corps. Une imposture codifiée...

Renfield

Je vous attendais Mademoiselle.

Vous êtes innocente, il faut partir.

Partez !

Il est irrésistible, Mademoiselle. Sauvez-vous !

Ubi caritas et amor, Deus ibi est !

Saecula et infinita, saeculorum...

Une petite mouche ?

Ou plutôt une araignée ?

Mais vous ne m'entendez pas Mademoiselle, je vous conjure de partir.

Il est là.

Non, non, Monseigneur.

Oui, très bien.

Entrez si vous le voulez, je vous attendais.

Il fallait partir Mademoiselle.

Entrez dans ma chambre, je vous y invite, Maître.

Non, pas du tout, je la retenais pour vous.

Maître non, laissez-moi, je vous suis resté fidèle, non !!

LIBERTÉ ET JOUISSANCE À ÊTRE DE L'ACTEUR

Alors que tout un chacun porte un masque, s'est construit un personnage social et se tient en deçà de ses frontières, l'acteur masque ce masque d'un autre masque et se démasque. Il se joue lui-même en jouant à — faire comme si — il était un autre. Il se met en jeu de sa monstrueuse altérité. Le contenu latent de son être devient manifeste. L'acteur se dévoile, se révèle, tombe le masque, ouvre sa boîte de Pandore au risque de s'y abîmer. Il importe donc, que soit bien posé le cadre du vrai-semblant. «To be» or «not to be». «Être» et-ou «ne pas Être». Présent-absent.

L'acteur ouvre un espace de jeu où il peut s'aventurer à l'inconnu, porter de l'étrangeté, expérimenter l'imprévisible.

Quelques citations

« Nous autres profanes, nous avons toujours vivement désiré savoir d'où cette personnalité à part, le créateur littéraire (poète, romancier ou dramaturge), tire ses thèmes... et comment il réussit grâce à eux à nous émouvoir si fortement, à provoquer en nous des émotions dont quelquefois nous ne nous serions pas cru capables » Sigmund Freud : « *Der Dichter und das Phantasieren* » *Essais de Psychanalyse appliquée*.

« Ce qui intéresse Freud, c'est le thème, le contenu, l'idée, le matériel inconscient mobilisé, la forme n'a d'importance que secondaire. L'œuvre est représentation de fantasme. Le fantasme est lui-même représentation de désir,

c'est-à-dire représentation de représentations refoulées. La forme sert à anesthésier les censures préconscientes. L'artiste sait embellir ses rêves éveillés «de façon à dissimuler leur origine suspecte»... Au théâtre tout vient à la place de quelque chose d'autre, le théâtre est un art dominé, hanté par l'Autre et toutes ses figures. » Benoît Goetz : « *Dites-moi si je suis belle* ».

« Le théâtre personifie le Discours de l'Autre, soit sous la forme du personnage, soit parce que l'acteur énonce le Discours d'un autre, l'auteur » François Régnauld *Conférences d'esthétique lacanienne*.

« J'ai plus d'une corde à mon arc. Je retire mon moi superficiel, alors adviennent des moi profonds qui ne sont pas les miens. Des fantômes imaginaires se substituent à moi quand je joue ». Yvette Guilbert.

«... l'idée de l'abandon par l'acteur de sa propre personnalité et son remplacement par une personnalité imaginaire ne m'a jamais complètement satisfait... Je suppose plutôt qu'il doit s'y ajouter un mécanisme contraire. La personnalité de l'artiste n'est pas éliminée, mais certains éléments, par exemple des prédispositions qui ne sont pas parvenues à se développer ou des motions de désirs réprimés, sont utilisés pour composer le personnage choisi et parviennent ainsi à s'exprimer et à lui donner un caractère d'authenticité. » Réponse de Sigmund Freud à Yvette Guilbert.

« Le geste de l'assassin s'épuise dans l'acte lui-même, tandis que celui de l'acteur, qui ne s'accomplit pas, qui n'est pas l'objet d'un sentiment de jouissance immédiate et personnelle, peut se continuer dans le corps des spectateurs ». Antonin Artaud.

« L'art est fait pour nous mettre en relation avec une réalité que l'on ne voit pas et qui est au-delà de la réalité apparente. Si l'art n'est pas libre, l'art est mort ». Claude Régy.

(Le Clown)

POURQUOI JE FAIS CE MÉTIER ?

Jouer, n'est-ce pas, pour l'acteur «enthousiaste», en-joué, dé-jouer la jouissance ? Se dé-jouer de la jouissance ? En bascule continue entre jouissance et joie-sens, source d'un désir soutenable.

Ne pas y être tout en faisant comme si qu'on y est tout en y étant, au tr-où rond-point de nouage. La tête dans les nouages !

De quoi, de qui, à son insu, de son plein gré, se joue-t-il en jouant ?

Conscient de ne pas être propriétaire, mais locataire en son logis, susceptible d'être délogé en toute saison, lieu d'accueil, il tend à l'adresse du propriétaire.

La création lui permet la cohabitation avec le langage.

Il se laisse habiter par les signifiants, pas être envahi par eux...

Il sait ne pas être maître des mots, qui échappent, mais d'une parole-mensonge qui dit vrai-semblant, entre les mots dit, inter-dit (jouissance). Son Maître-mot : jouer avec les signifiants les agit plutôt que les subir, se dénouer d'une position de maîtrise, d'une posture de maître.

En posture de désiré il se poste en désirant ; l'acteur «chamane» selon Artaud nous fait intégrer une nouvelle perception mythique du monde, il crée du mythe, du mythos-logos : discours de parole, parole de parole.

Là où la jouissance psychotique est pure culture de la pulsion de mort, il s'arrête en chemin, jouit jusqu'à un certain point, celui où il peut encore désirer et signe sur elle une victoire. En octobre, j'ai signé...

Car le grand jeu de l'acteur, c'est de jouer avec le trou - rond-point - de mémoire. Lacan disait : le trou de mémoire est une mise en abîme du sujet.

Pour la mémoire, point de paix, la pulsion de mort est toujours aux aguets.

L'acte créateur de l'acteur inscrit une mémoire-vérité, mémoire-dévoilement, alètheia, a-lèthè, guerre à l'oubli. Oui, gare à l'oubli !

Moment de conclure :

En quête d'un impossible à dire, d'une approche au plus près du réel indicible, je flirte avec le grand Autre, Lieu de la parole.

À l'opposé de la tristesse, nous dit Lacan, il y a le gay sçavoir.

Pour un flirt avec l'Autre, j'me ferais n'importe quel autre, pour un flirt, avec l'Autre...

L'inconscient c'est le bonheur. Que du bonheur !!!